

Paroles de Maimbevillois et Maimbevilloises

En préambule, tout d'abord, quelques définitions du dictionnaire :

Devoir : Fonction par laquelle s'opèrent dans l'esprit la conservation et le retour d'une connaissance.

Mémoire : Ce à quoi on est obligé par la morale, la loi, la raison...

Exode : Fuite des populations hors des villes ou villages devant l'arrivée des armées allemandes en France, en mai-juin 1940.

Face à « l'Histoire » nous avons tous un « devoir de mémoire » vis-à-vis de ceux qui ont connu cette période tragique que fut l'exode et l'occupation allemande car on oublie trop facilement.

C'est justement pour ne pas que l'on oublie que Gontran VINET a recueilli les témoignages de quelques habitants de Maimbeville concernant cette période tragique de l'année 1940.

Mais laissons-lui la parole avant de lire les témoignages de ces maimbevillois et maimbevilloises.

Mr Gontran VINET, Président des Anciens Combattants (UMRAC)

A l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la libération, le dimanche 5 septembre 2004, au monument aux morts, avec la participation de véhicules militaires de l'époque, de nombreux habitants étaient venus assister à cette manifestation.

Certains nouveaux habitants de la commune ont posé des questions sur ces années de guerre et d'occupation que notre petit village a subi parmi tant d'autres.

Il m'est venu l'idée de regrouper des témoignages de ceux qui ont vécu cette période et d'y joindre des documents d'époque et des archives sur la résistance que mon père m'a laissés avant sa disparition. Peut être que cela intéressera quelques personnes mais je fais surtout cela pour que cette période ne tombe pas dans l'oubli pour les générations futures.



D'abord, je voudrais vous mettre dans le contexte du village à cette époque.

Ma mère tenait un café-épicerie et le bureau de poste. Elle distribuait le courrier dans le village que la poste de CLERMONT lui amenait. Mon père, lui, travaillait à l'hôpital psychiatrique. Ma grand-mère, aveugle, était à la charge de mes parents au 5 rue de l'Ormaie.

C'est là que j'ai passé ma jeunesse.

Dans la commune, il y avait un « café-épicerie-boulangerie » tenu par la famille CARON, un boucher, Mr COUPY, un maréchal ferrant, Mr BOULFROY, un tailleur, Mr DEVIN, un marchand de charbon, Mr DUCHESNE et de nombreux cultivateurs. Les principaux étaient les familles FRANQUET, SENECHAL, BEAUFILS, CORDINID, BOUTEILLIER et d'autres plus petits qui avaient beaucoup de mal à subsister : Mrs FONTAINE, COCHET, GUEUDRE, MONNET, COLLERY, CALLEWAERT, FRANQUET M., LAVIEILLE, FINARD, COUPY, BOYARD. Quelques ouvriers agricoles habitaient la commune. Des saisonniers venaient pour les campagnes de betteraves et la moisson. A cette époque, il fallait beaucoup de main d'œuvre agricole.

A l'école, nous n'étions pas loin des cinquante élèves. Il faut dire que 2 familles, les « CREBOIS » avec 16 enfants et les « DEVISCHER » avec 15 enfants, contribuaient largement au remplissage de la classe où nous étions tous sous le respect et la crainte de l'institutrice, Madame ROUSSEL. Dans le village, il n'y avait que 4 voitures automobiles, celles de Messieurs FRANQUET, SENECHAL, BEAUFILS G. et LAVIEILLE.

Voilà, à peu près, la composition de la commune à la déclaration de la guerre, Monsieur Georges FRANQUET étant le maire de la commune.

Témoignage de Gilberte LEQUEUX née FONTAINE

J'avais 20 ans en ce printemps 1940 à l'arrivée des Allemands. Nous avons évacué une première fois jusqu'à ANSACQ. Nous avons suivi une bonne partie des gens de MAIMBEVILLE.

Mais c'était une fausse alerte, alors nous sommes tous rentrés le lendemain. Un peu plus tard, début mai cette fois, c'était pour de bon. Mon père Henri, qui avait déjà fait toute la guerre 14, va être obligé de fuir comme réfugié devant l'invasion allemande. C'était très dur pour lui.

Il a donc attelé ses deux chevaux sur une carriole et nous y avons chargé quelques vêtements et des provisions. Nous étions à plusieurs, ma mère Marie, mon grand-père Octave, Henriette TAMPERE avec ses deux enfants, Raymond et Roger, âgés de 8 et 6 ans.

Nous sommes partis avec plusieurs attelages de MAIMBEVILLE dont la famille LAVIELLE. C'était la fille, Marie-Louise, qui, âgée d'une vingtaine d'années, conduisait les chevaux. Mme MONNET a perdu un cheval en cours de route. Les familles FRANQUET, SENECHAL et d'autres que nous avons perdus de vue en cours de route, ont pris la direction de CHARTRES.

Nous avançons par petites étapes le soir. Moi, j'avais pris mon vélo. Henriette aussi. Nous suivions le convoi de cette façon. Mon grand-père, très âgé, était installé sur le haut de la charrette avec les enfants.

A POISSY, alors que nous avançons sur trois files, mon père s'est aperçu que mon grand-père n'était plus sur la carriole. « *Il a dû glisser en dormant peut-être* ». Nous avons cherché longtemps sans résultat. Nous demandions autour de nous mais personne n'a pu nous renseigner dans toute cette foule de réfugiés apeurée. Je ne reverrai jamais mon grand-père, disparu dans cet enfer de désespoir.

En arrivant à TOURS, les Allemands nous ont rattrapés. Ils nous ont stoppés et nous ont obligés à quitter la grande route. Nous nous sommes retrouvés dans une ferme. Nous y sommes restés une huitaine de jours avant d'entamer le chemin du retour par des routes secondaires le long desquelles nous pouvions voir des dégâts importants par endroits. En plusieurs étapes, nous avons retrouvé enfin notre village qui avait souffert du pillage. Mais nous étions très contents de rentrer enfin chez nous.



Témoignage d'Etienne SENECHAL

J'avais 14 ans à la déclaration de la guerre.

Je me souviens de la mobilisation en 1939.

Les hommes en âge d'être mobilisés, allaient voir dans le cadre de la Mairie le numéro de leur fascicule.

Beaucoup sont partis : il ne restait plus au village que les femmes, les personnes âgées et les jeunes.

Il y a eu la réquisition des chevaux par l'armée française.

De septembre à juin 1940, on voyait passer les avions allemands en nombre au plus de 7 à 8. Il y avait des canons anti-aériens à BAILLEUL LE SOC, CINQUEUX et ERQUERY. Quand ils tiraient, des éclats d'obus tombaient parfois sur le territoire de la commune.

Six bombes sont tombées au nord de MAIMBEVILLE, faisant d'énormes trous et sept au sud.

Au mois de juin, juste avant l'invasion, il y avait à MAIMBEVILLE un central téléphonique militaire reliant le front. Il se trouvait à la maison où vit actuellement Michel SENECHAL.

En juin, ce fut le départ sur les routes avec les voitures à chevaux, voyageant de jour, couchant la nuit sous les voitures. Par chance, nous n'avons jamais été bombardés, ni mitraillés.

Que de misères pour passer l'Oise à PONTOISE !



La route était complètement encombrée. L'armée ne pouvait plus passer pour monter ou descendre du front. Il y avait en plus cette cinquième colonne qui diffusait de fausses nouvelles pour semer la pagaille.

Nous avons été rattrapés à CHATEAU RENAUD.

Au bout de trois jours, ce fut le retour pour MAIMBEVILLE.

Sur le parcours, nous sommes passés devant le Château de VERSAILLES.

Au retour, la maison avait été pillée. Il a fallu remettre les choses en place, rattraper les vaches, les cochons et les volailles qui avaient été lâchés dans la nature à notre départ.

Sur le territoire de MAIMBEVILLE, il y a eu onze soldats de tués : dix tirailleurs sénégalais et un français.

Au début de l'occupation, pendant quelques mois, nous avons eu une « *Kommandantur* » allemande au « château » (le 6 de la rue de l'église).

L'armée allemande avait réquisitionné des chevaux.

Nous avons connu les restrictions de pain, de sucre et autres denrées mais pour nous, à la campagne, ce ne fut pas trop dur. Le pire fut pour les gens de la ville.

Le dimanche, notre seule distraction était d'aller au cinéma, à dix kilomètres, en vélo. Il fallait rentrer pour minuit, heure du couvre-feu.

J'ai participé à une pièce de théâtre au « Château » organisée au profit des prisonniers de la commune.

Puis arriva, en 44, la Libération. Les cloches sonnaient de toute part.

On retrouvait enfin la liberté.

Témoignage de Madame Gabrielle BOULFROY née MARTEINS

J'avais 17 ans à la déclaration de la guerre.

A l'invasion allemande, en 1940, nous sommes partis tous les quatre, mes parents et ma sœur en automobile avec un matelas sur le toit.

Une voisine handicapée est venue nous rejoindre dans l'auto, Mme Juliette PAUCHET.

En sortant de Rémécourt un autre cultivateur de Noroy, PHILIPOT, sa femme, son fils et son ouvrier

sont venus dans leur auto avec nous jusqu'en Bretagne. On ne prenait pas les grandes routes, n'empêche qu'à Neuilly Sous Clermont nous sommes arrivés juste après un mitraillage. Je me souviens d'un cheval debout : il avait les boyaux qui pendaient. Nous sommes remontés en voiture et repartis rapidement dans le cas où les avions reviennent.

Ce jour là, nous sommes allés jusqu'à CHARTRES.

Le soir, nous ne sommes pas restés à l'intérieur de la ville. Nous avons dormi sur un talus assez loin de la ville. Heureusement, c'était la première fois que la ville était bombardée. Après nous avons repris la route. Mais il faisait chaud, et quand nous avions des crevaisons, les rustines ne collaient pas sur les chambres à air.

Nous avons passé une nuit chez un cultivateur en Bretagne et dormi dans une grange. Le matin, tout le monde était content de boire du lait frais.

Nous avons repris la route jusqu'à VANNES, dans le MORBIHAN. Nous nous sommes rangés sur le côté ; Tout le monde est descendu et après nous avons pris la direction d'AURAY pour atterrir à CRAC. La mairie nous a donné une petite maison de 2 pièces pour nous et le PHILIPOT, près de la mer, appelée « Fort Espagnol ». Elle nous a donné aussi de quoi faire à manger et des ustensiles de cuisine.

Nous y sommes restés un mois. Mon père a travaillé dans une maçonnerie. Et après nous sommes revenus directement à REMECOURT du matin tôt jusqu'au soir, pressés des rentrer. Nous avons trouvé la maison dérangée mais nous étions contents d'être revenus chez nous.



Témoignage de Marie-Thérèse CHARTON

J'avais dix ans en 1940

Je me souviens très bien : en 1939, mon père a été mobilisé à BEAUVAIS où il n'est resté que quelques mois. Il était rentré ensuite et avait repris son travail à la ferme comme charretier lors de l'invasion de mai 1940.

Ce fut l'évacuation avant l'arrivée des Allemands que tout le monde redoutait. Comme mon père travaillait chez Mr FRANQUET, nous sommes partis en voiture à chevaux sur les routes à plusieurs attelages avec le minimum de bagages, fuyant l'approche de l'ennemi.

Mon père, ma mère et mes 2 sœurs faisaient partis du voyage si l'on peut dire, tantôt marchant à pied, tantôt sur la carriole. C'est ainsi que, d'étape en étape, nous sommes arrivés à CHATEAU-RENAULT en INDRE ET LOIRE. C'est là que nous nous sommes fait rattraper par l'armée allemande qui nous a fait stopper.

Ensuite, nous avons fait le chemin en sens inverse, traversant des villes et des villages qui avaient subi des dégâts. En quelques jours, nous avons regagné MAIMBEVILLE. Nous avons retrouvé les maisons totalement pillées. Peu à peu, nous avons repris le cours de la vie.

Les 4 longues années d'occupation ont été surtout marquées par les restrictions alimentaires avec des cartes d'alimentation. Mais mon père travaillant à la ferme, nous avions un peu de beurre et du fromage que Mme FRANQUET faisait pour ses ouvriers. A la campagne, nous faisons aussi du jardin pour les légumes et de la volaille. Nous n'avons pas eu vraiment de problèmes alimentaires.

A l'école, les Allemands nous obligeaient à aller ramasser les doryphores dans les champs de pommes de terre sur le territoire de la commune. Ce qui nous a fait appeler les Allemands « *les doryphores* »

Puis ce fut la libération que nous attendions tous. Mais la guerre a brisé notre enfance.



Témoignage de Gontran VINET

Je n'avais que 7 ans en 1940.

Nous avons évacué dans la CREUSE.

Ma mère a décidé de partir avec la famille CREBOIS.

Maurice était chauffeur chez Mr DUCHESNE, marchand de charbon. Celui-ci lui a proposé de partir avec le camion. Eux, trop âgés, resteraient à MAIMBEVILLE.

En toute hâte, une bâche fut installée. Nous nous entassâmes à 25 personnes. C'était impensable ! la famille CREBOIS (17 enfants et les parents) Nous, nous étions six : ma mère, ma grand-mère aveugle, mon petit frère Claude qui n'avait que 6 mois, ma tante d'AMIENS, sa fille et moi. Ma tante était venue chez nous, à la campagne, avec sa fille, se croyant plus en sécurité.

Le manque de places ne nous permettait pas de prendre beaucoup de bagages. Nous nous sommes mis en route sans savoir où nous allions. Les routes étaient encombrées de réfugiés, les petits pleuraient sous la bâche. Il faisait chaud, c'était l'enfer !

Nous avançons par petites étapes. Il fallait trouver de l'essence. Ce n'était pas une chose facile ! Il fallait faire la queue aux points de distribution qui étaient pris d'assaut et qui distribuaient l'essence au compte-goutte. Plus nous avançons, plus le flot de réfugiés grossissait. C'était une colonne ininterrompue qui fuyait.



Les avions de chasse allemands piquaient sur les routes, visant les troupes françaises au milieu des réfugiés, en mitraillant. Dans l'affolement, les gens se jetaient dans les fossés. Nous avons vu de nombreuses victimes tout le long de ce parcours de tous les dangers.

Nous descendions vers le sud en contournant PARIS par CHAUMONT EN VEXIN, DREUX, CHARTRES, CHATEAUDUN et TOURS où nous avons traversé la Loire. Peu de temps après, nous avons appris que le pont avait sauté.

La dernière étape : CHATEAUROUX, GUERET puis BOURGANEUF, avant d'arrêter à la tombée de la nuit dans un petit village à SAINT PRIEZ, dans la CREUSE. Là, le maire nous a reçus et a mis à notre disposition des logements vacants qui avaient été réquisitionnés pour les réfugiés. C'est comme cela que nous nous sommes retrouvés dans un petit hameau « SUDANES » en pleine nature.

Le soir, nous étions exténués. Maurice nous a descendu les quelques bagages et nous a laissés dans une petite maison. Nous étions tellement fatigués que nous avons investi les lieux sans trop savoir où nous nous trouvions. Le couchage installé, nous nous sommes vite endormis.

Le lendemain matin, le soleil nous a réveillés et nous avons découvert que nous étions au milieu des bois. 2 autres petites maisons faisaient partie de ce hameau un peu retiré de la route. Quelques bêtes sont dans un pâturage proche. Ma mère me met en garde de faire attention aux vipères dans ces vieux murets.

Témoignage d'Odette CHRISTIN née COUPY

J'avais 9 ans en 1939.

Je n'ai pas vraiment de souvenirs marquants de la déclaration de la guerre en 1939.

Je me souviens plutôt de l'évacuation en 1940.

La première fois, je suis partie avec mes parents, avec un cheval attelé à une charrette,

jusqu'à ANSACQ avec plusieurs attelages de Maimbeville. Mais c'était une fausse alerte certainement lancée par la 5^{ème} colonne et ayant pour but de désorganiser. Deux jours plus tard, nous étions rentrés.

La deuxième fois, c'était pour de bon. Alors que les Allemands avaient déjà envahi tout le Nord de la France et se rapprochaient assez vite, nous avons rechargé la charrette. Mon père y avait installé une bâche. Nous pensions que sous cette bâche, il ne pouvait rien nous arriver. Nous avons chargé un peu de ravitaillement et comme nous venions de tuer le cochon, mon père a eu l'idée de mettre le saloir dans la charrette, ce qui nous faisait une réserve de nourriture.

Nous avons pris la route avec d'autres personnes : mon oncle COCHET, BOULFROY, CHARTON, LAVIELLE, MONET, FONTAINE et d'autres encore. Nous suivions le flot des réfugiés, parfois mêlé à des troupes françaises prises un peu au dépourvu. D'étapes en étapes, nous progressions vers le sud en contournant PARIS. Le soir, nous nous arrêtons soit dans un hangar, soit dans une grange pour y passer la nuit. Moi qui avais peur des souris, je n'étais pas rassurée. Au cours de la dernière étape, nous étions arrêtés dans un château près de CHARTRES quand 2 motocyclistes allemands sont arrivés. Ils nous ont fait comprendre qu'ils recherchaient des noirs et que ce n'était plus la peine d'aller plus loin.

Nous avons repris la route dès que nous avons pu et en quelques étapes, nous sommes rentrés. En arrivant, j'ai couru chez Albert et Foncine LEJEUNE, nos voisins qui eux, étaient restés là. Heureux de nous revoir, Albert avait une surprise pour moi : il avait caché un vélo pris aux Allemands, sous le foin dans la grange. Il me dit « *tiens, m'un tichôt bidet, c'est pour toi* »

La maison avait été pillée. Nous avons retrouvé un saladier dans une maison, rue de l'église. Puis la vie a repris. Il y a eu les rationnements mais à la campagne, nous n'en avons pas trop souffert. Nous faisons notre pain nous-mêmes. Plus tard, quand Guy est parti en Allemagne, ma mère Marie lui envoyait un colis de temps en temps. Renée CARON m'avait embauchée pour coller les tickets d'alimentation sur des feuilles spéciales pour les approvisionnements.

En 1944, la Libération ! Ce fut une grande joie pour tous.



Témoignage de Denis BOULFROY

J'avais 15 ans à la déclaration de la guerre.

1^{er} départ : Nous sommes partis en charrette de 2 chevaux.

Elle était remplie de tout : matelas, objets divers, un saloir

(on avait tué le cochon quelques jours avant et on n'a pas voulu le laisser)

D'être « balancée » en voiture, la viande était bien imprégnée de sel.

Mon grand-père, aveugle, était dans la voiture ainsi que mon père, ma mère et ma sœur. On a pris la direction de CLERMONT. A ANSACQ, nous sommes restés une nuit pour dormir et le lendemain, nous sommes revenus à Maimbeville : c'était une fausse alerte.

2^{ème} départ : Une huitaine de jours après, nous sommes repartis, cette fois, pour 3 semaines, toujours en voiture à cheval avec grand-père et la famille. Nous étions dans le convoi, avec les GUEDRET et les COCHET. Ils avaient le même moyen de locomotion que nous.

Nous avons eu beaucoup de problèmes en raison des convois militaires et des réfugiés, comme nous. Nous sommes arrivés à SAINT CALAIS dans la SARTHE C'est là que les Allemands nous ont rattrapés. On a dormi une nuit. Nous voulions rester quelques jours pour reposer les chevaux mais les Allemands nous ont mis dehors. Huit jours après, nous étions rentrés.

Nous avons retrouvés la maison sans dessus dessous.

Nous avons retrouvé nos vaches en liberté

La vie a repris, il le fallait bien.



*60^{ème} anniversaire de la
Libération*

*Maimbeville
2004*

Place de Verdun

